

---

# SERMON VII.

L'EXCELLENCE DU CULTÉ RÉFORMÉ.

---

SERMON SUR Jean IV, 24.

---

*Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent,  
l'adorent en esprit et en vérité (1).*

---

**Q**U'ELLE est belle, M. F., cette règle du culte chrétien ! Où Jésus l'avoit-il puisée, au milieu d'un siècle grossier ? Etoit-ce chez les Juifs asservis au joug d'une loi chargée de cérémonies,

(1) Ce discours n'est point un Sermon de controverse. Il fut fait uniquement pour répondre à quelques plaintes vagues qui s'élevèrent, à une certaine époque, dans notre propre église.

et qui se croyoient plus vertueux à mesure qu'ils ajoutoient davantage à ses observances ? Etoit-ce chez les païens dont la religion ne présentoit qu'une pompe vaine et corruptrice, ne disoit rien au cœur et à la raison ? Ah ! c'est du ciel seulement qu'elle a pu descendre : Jésus l'a apprise dans le sein du Père des Esprits. Elle est fondée sur ces hautes notions que l'homme n'eût point acquises par lui seul. Elle est fondée sur la nature même du Très-Haut. Dieu est un Esprit pur ; il ne peut se plaire à un culte grossier. C'est un Esprit saint, un Esprit d'amour et de charité ; il ne peut se contenter des dehors de l'homme ; il faut lui offrir le sacrifice du cœur , il faut l'adorer en vérité. *Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.*

Ces belles paroles n'ont pas seulement pour objet de nous enseigner que le culte intérieur est le seul vraiment digne de l'Être des êtres : elles nous font sentir encore quel doit être le culte extérieur lui même. Sans doute l'homme a besoin de temples, de cérémonies, d'hommages visibles et matériels ; mais ces cérémonies, ces hommages doivent avoir un rapport intime avec les dispositions du cœur ; ils doivent en être l'expression et l'aliment ; ils doivent exciter , entretenir en nous la fidélité , la piété , la vertu , sans

lesquelles on ne sauroit être agréable au Seigneur.

Mais, direz-vous peut-être, qu'est-il besoin de présenter ces réflexions dans une église assez fortunée pour posséder cet avantage, et pouvoir reconnoître son propre culte à ces traits? A Dieu n'en plaise, M. F., que je soupçonne aucun membre de cette église d'être insensible au bonheur dont nous jouissons. Un culte qui naguère nous étoit étranger, peut attirer les regards, exciter chez quelques-uns une indiscrete, une imprudente curiosité, sans qu'on ait droit d'en conclure qu'ils sont indifférens à leur propre culte, indifférens au mérite de ce culte simple et pur dont se glorifioient nos ancêtres, qui fut souvent un objet d'envie, et qui attira de nombreux prosélytes dans notre communion.

Il n'est pas inutile cependant de nous retracer quelquefois les privilèges qui nous distinguent, afin d'en sentir toujours mieux le prix. Des circonstances nouvelles ont placé les mêmes objets sous un nouveau point de vue : des événemens qui ne changent point la nature des choses, ont eu quelque influence sur la façon de les voir. Souffrante, opprimée durant quelque temps, l'église dont nous sommes séparés, s'est montrée à nous parée des attraits du malheur, honorée

par la constance de ses ministres. De grands écrivains armés pour sa cause, ont fait servir toute la magie de l'imagination, toute la puissance d'un rare talent, à justifier, à embellir les cérémonies de son culte, et pour mieux le servir ils ont attaqué le nôtre. Il faut malgré notre faiblesse, il faut vous l'offrir sous son vrai point de vue, sous les couleurs qui lui sont propres; il faut en montrer la beauté, l'excellence à ceux qui n'en sont pas assez touchés; il faut les rappeler à l'amour qu'ils lui doivent, à l'obligation de le chérir, et de veiller sur ce dépôt précieux. Nous parlerons avec franchise, laissant à l'esprit qui nous anime le soin de régler nos expressions. Dieu veuille mettre lui-même dans notre bouche des paroles de sagesse et de persuasion. Ainsi soit-il.

I. La première idée qui me frappe, chrétiens, quand je médite sur l'excellence de notre culte; la première idée qui me touche, c'est qu'il est le culte même établi par Jésus et ses apôtres. Que faisoit cette église de Jérusalem, la véritable mère et le modèle des églises qui l'ont suivie? *Elle persévéroit, dit l'Écriture, dans la doctrine des apôtres et dans la prière: Elle rompoit le pain* (1). Elle chantoit des hymnes en l'honneur

(1) Act, II 42.

de Christ : elle apportoit dans le sanctuaire le tribut de ses aumônes : elle servoit Dieu dans ces temps reculés, comme nous le servons aujourd'hui. J'aime à m'arrêter à cette pensée. L'église naissante servoit Dieu précisément comme nous ; toutes les cérémonies qui font ailleurs une si grande partie de la religion , y furent ajoutées par degrés : l'histoire nous apprend avec détail, en quel temps , à quelle occasion. Transportées des parvis des idoles, dans le temple du vrai Dieu, dans une bonne intention, je veux le croire, elles furent empruntées du paganisme. On se fit illusion sur leurs dangers, dans l'espoir de mieux accoutumer les nouveaux convertis à la foi des chrétiens. Elles n'étoient point connues de ses fondateurs, et des premières générations qui suivirent : non moins distinguée par la simplicité de son culte, que par l'innocence de ses mœurs, l'église primitive adoroit Dieu comme nous, *en esprit et en vérité*. Or, quoique suivant les temps et les lieux, les formes du culte puissent varier à quelques égards, on sent que l'esprit doit toujours en être le même ; et cet esprit qui fait l'essence du christianisme, c'est la simplicité. Elle respire dans la morale évangélique ; les paroles de mon texte la rappellent, et l'établissent sur sa base la plus solide. Combien de temps elle fit le désir des peu-

ples, cette belle simplicité ! Les sages païens gémissaient de voir honorer le ciel par d'insignifiantes cérémonies qui corrompoient les hommes au lieu de les rendre meilleurs : ils appeloient des jours plus fortunés ; quelques-uns semblèrent les pressentir. Les plus justes d'entre les Hébreux attendoient impatiemment celui qui devoit les affranchir du joug de la loi, joug onéreux quoique, pour un temps, nécessaire. Le grand Libérateur a paru. Il est venu réaliser nos espérances, il est venu nous apprendre à servir Dieu *en esprit et en vérité*. Ah ! loin de nous la pensée de revenir sur nos pas, de nous croire plus sages que le Fils de Dieu, de regarder comme nécessaire ce qu'il n'a pas jugé à propos d'établir, et de prétendre savoir ce qu'il faut à l'homme mieux que CELUI qui le forma. Oui, quand je ne pourrois faire en détail l'apologie de notre culte, ce seroit assez pour moi de savoir, ce seroit assez pour moi de pouvoir dire avec confiance qu'il est tel que Jésus l'institua, qu'il est semblable à celui des premiers chrétiens. C'en seroit assez pour être fier de le suivre, et bénir la réformation qui nous l'a rendu.

II. Notre culte présente encore l'avantage, précieux, l'avantage essentiel aux vues du Docteur céleste, de se rapporter tout entier à la

Divinité ; de ne rien offrir à nos yeux , de ne rien exiger de nous , qui ne soit propre à nous donner de sa nature, de ses perfections, de sa volonté, des idées justes et nobles. Ici nul hommage rendu aux créatures ne s'associe à celui que nous rendons au Créateur. Personne ne lui ravit nos vœux , ou n'ose les partager. Ici , Seigneur , c'est toi seul que nous implorons ; c'est vers toi seul que notre cœur se tourne dans sa détresse ; c'est à toi seul que nous nous lions par les vœux de la reconnoissance. Tout nous parle de toi ; tout nous ramène à toi. C'est ta parole que nous lisons ; c'est ta voix que nous entendons. Tout est en harmonie avec la plus noble partie de nous-mêmes , avec la nature de notre âme, avec l'immensité de notre cœur qui demande à se porter vers l'Objet infini, à s'occuper du grand Être qui peut seul le remplir. Ici, chrétiens, nous ne prêtons point au Très-Haut les traits grossiers des créatures : notre imagination éblouie de sa grandeur, ne voit qu'une gloire éclatante ; et si pour le rapprocher de notre foiblesse, elle veut se le figurer sous des traits plus doux, c'est sous les traits que lui-même a daigné choisir, sous les traits de ce Fils divin , *l'image empreinte de*

*sa personne* (1). Ces parvis ne sont point dégradés par de frivoles ornemens, comme si nous prétions à l'Être des êtres la misérable vanité des mortels. C'est sa majesté qui les décore; rien ne captive nos sens, tout élève notre esprit. Ici, nous ne prétendons point servir le Souverain, par des pratiques mortes dont l'amour n'est point l'âme : le sacrifice que nous lui offrons, c'est celui des passions qui l'outragent, des objets qui lui déplaisent, des vices qui l'offensent; c'est l'hommage de nos louanges, de nos actions de grâces, de nos aumônes, de tout ce qui est en nous, de notre corps, de notre âme, que nous lui consacrons *comme une victime vivante, sainte* et la seule qu'il exige depuis que sa justice a été apaisée par le grand sacrifice offert pour nous sur la croix. Ainsi, M. F., nous pouvons nous flatter d'offrir au Seigneur *le culte raisonnable que nous lui devons* (2); nous pouvons nous flatter de plaire à ce *Dieu Saint*, à ce *Dieu Jaloux*, qui ne souffre point *qu'on donne sa gloire à un autre* (3), qui disoit : *A qui ferez-vous ressembler le Dieu fort* (4) ? qui s'indignoit qu'Israël mit sa confiance en de vains dehors, qui punit avec tant

(1) Hébr. I, 5.

(2) Rom. XII, 1.

(3) Es. XIII, 8.

(4) Es. XL, 8.

de rigueur les hommages partagés qu'il lui présentoit sur les hauts lieux , et l'hommage impur qu'il prétendoit lui rendre sous un emblème indigne de lui.

Que feroient donc, Mes Frères , des images , des cérémonies multipliées ? Ce qu'elles feroient ! En amusant nos yeux, elles distrairoient notre cœur ; cette attention qu'elles excitent , elles la raviroient au Très-Haut ; elles tendroient un piège aux simples ; les âmes terrestres en seroient captivées tout entières ; les âmes religieuses et nobles auroient à combattre leur impression ; la gloire de ces âmes pures seroit d'en triompher, et de servir Dieu au milieu d'un culte matériel , comme nous le servons. Nous avons des sens , je le sais ; notre culte doit leur offrir et leur offre en effet , comme nous le dirons bientôt , quelques objets propres à les frapper ; mais aussi, observez-le , c'est précisément parce que nous avons des sens, et qu'ils exercent sur nous un grand empire ; c'est par cette raison même qu'il faut s'en défier, se mettre à l'abri des erreurs où ils ne manqueroient pas d'entraîner. Ces belles images des héros de la foi, des nobles faits de la piété, cette image divine elle-même, cette image si pénétrante du sacrifice inouï du Fils de Dieu , que mon œil contemple avec attendrissement , que

je me trouverois heureux de pouvoir contempler toujours , ces images ne seroient pas exposées sans danger dans nos temples ; au bout de cinquante ans , plus tôt peut-être , les chrétiens sans instruction , s'arrêteroient aux choses visibles ; ils se prosterneroient devant le bois , la toile ; ils invoqueroient les créatures ; c'est des serviteurs et non du Maître qu'ils attendroient le secours ; ils raviroient à Dieu ce premier mouvement de l'âme , dont il est jaloux , ce mouvement de confiance et d'espoir , qui fait qu'on appelle à son aide l'objet qu'on adore , et qu'on croit capable de nous délivrer. Je vous le demande , chrétiens , est-ce là une vaine conjecture ? Est-ce une supposition sans fondement que je fais ici ?

Que feroient encore des cérémonies multipliées ? Elles nous accoutumeroient , comme jadis les Hébreux , à mettre la piété dans un vain extérieur , dans quelques pratiques toujours plus faciles à accomplir que le sacrifice des passions. En nous faisant attacher du prix aux choses indifférentes à la vertu , elle nous conduiroient à moins priser la vertu même , à ne plus la voir nécessaire , indispensable , à lui faire des supplémens. Tel est l'extrême danger du moindre alliage dans la morale ; dès qu'on se croit astreint à ce qui n'est pas

devoir, le devoir, en devient moins obligatoire. L'expérience confirme ce que j'avance. Les voyageurs attestent, qu'à parler en général les mœurs sont plus pures dans les lieux où le culte est plus simple, parce qu'on n'imagine pas pouvoir se rendre Dieu propice autrement que par la pureté et l'intégrité : on n'a point appris, si j'ose employer cette expression, à composer à meilleur compte avec le ciel. C'est ainsi, M. F., que la forme du culte est essentiellement liée à la morale : tout ce que vous ajouteriez d'inutile, seroit pris sur l'essentiel, seroit retranché sur l'obéissance et l'amour. Non ; vous ne vous êtes point trompés, Hommes illustres, Réformateurs magnanimes, dont le nom nous sera toujours sacré ! Vous êtes entrés dans les vues du Régénérateur du genre humain ; vous êtes entrés dans les vues du Dieu saint, qui veut être adoré *en esprit et en vérité*.

III. Disons enfin, M. F., que notre culte tout simple et sublime qu'il est, doit néanmoins nous suffire, parce qu'il renferme tout ce que demandent nos besoins et notre faiblesse.

Nous avons besoin d'un Médiateur, d'un Intercesseur qui se place entre Dieu et nous, qui nous conduise à son trône, nous enhardisse à lever les yeux sur lui, et daigne servir d'organe à nos vœux. Le culte réformé présente celui-là même

que l'Évangile indique, et prescrit exclusivement. *Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, savoir J.-C. le juste. Il y a un seul Dieu, et un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, savoir J.-C.*(1) Et que manque-t-il à ce divin Sauveur pour obtenir notre confiance et suffire à nos désirs ? Bonté parfaite, indulgence toute céleste qui s'étend même aux plus coupables des mortels, à ceux que le monde repousse ; charité adorable, amour infini, qui l'a conduit jusqu'à prendre notre nature, nous trouvons tout en lui ; pour nous inspirer plus de confiance, pour établir entre lui et nous une plus parfaite sympathie, il s'est fait notre frère ; *Il a été semblable à nous en toutes choses*, dit l'Écriture, *afin qu'il pût compatir à nos infirmités, afin qu'il fût un souverain Sacrificateur miséricordieux et fidèle* (2).

Nous avons besoin qu'on nous rappelle la loi de Dieu, qu'on nous la présente sans cesse comme un flambeau *qui éclaire nos pas*, comme un guide qui montre la route et parle avec autorité, comme une glace dans laquelle nous soyons forcés de nous voir ; car, hélas ! l'homme est trop prompt à oublier la règle, trop ingénieux à écarter

1) 1 Jean II, 1. 1 Tim. II, 5.

(2) Hébr. IV, 15.

ce qui le gêne, trop habile à se dissimuler ce qui le condamne. Eh bien, M. F., la parole de Dieu fait la base de tous nos exercices. Ici, vous l'entendez cette parole, dans toute sa pureté, sans aucun mélange de traditions humaines, de ces traditions qui *anéantissent la loi*, suivant l'expression du Sauveur (1). Ici, son autorité seule est invoquée; Jésus est notre seul Docteur; ce n'est point l'homme qui parle; il n'est que l'interprète des oracles sacrés; les ministres du Seigneur en développent le sens et l'étendue; ils en pressent l'observation; ils poursuivent le pécheur dans tous les détours qu'il fait pour leur échapper; ils lui crient: *Tu es cet homme-là* (2): ils donnent tour à tour la *viande solide* aux forts, et *du lait* aux enfans (3). Tantôt ils vous adressent des discours sur quelque point de morale, ou sur les dogmes seul appui de la morale; des discours, dans lesquels, fidèles à l'esprit de la réforme, ils s'attachent à faire régner la raison non moins que la piété; dont ils bannissent toute vaine déclamation, toute exagération, propre à affoiblir l'effet qu'elle voudroit produire; tantôt dans des exercices plus familiers, ils développent la raison naissante des jeunes gens

(1) Matt. XV, 6.

(2) 2 Sam. XII, 7.

(3) Hébr. V, 12.

et leur enseignent les élémens des saintes lettres; en un mot, tout dans notre culte a rapport aux mœurs et à l'instruction C'est là une gloire qui, dans le principe au moins, lui appartient tout entière. Ceux qui lisent l'histoire savent qu'avant la réforme il n'y avoit rien dans le service, ou presque rien pour l'instruction, rien que le peuple pût comprendre; et quoique l'exemple du culte réformé ait produit sous ce rapport une amélioration sensible dans toutes les églises chrétiennes, c'est un fait reconnu de ceux même qui seroient intéressés à le nier, que chez les Protestans, l'instruction est plus solide, et le peuple plus éclairé que dans les autres communions.

Nous avons besoin de prières faites en commun, qui nourrissent et réveillent la piété, excitent des sentimens dans le cœur froid, prêtent des expressions et des pensées à l'âme simple. Quoi de plus convenable à ce but que nos prières faites dans un langage que tout le monde peut comprendre; nos prières, simples, claires, onctueuses? Que dirai-je de cette belle confession des péchés par laquelle commencent nos exercices? Qu'elle est propre à rappeler l'homme à lui-même, à lui faire sentir sa corruption, sa misère, à l'anéantir devant le Très-Haut, à le pénétrer de cette humilité profonde, première dis-

position sans laquelle on ne sauroit avoir accès auprès du Saint des saints ! Que dirai-je des prières touchantes faites pour le nouveau-né dont les destinées sont couvertes encore des voiles de l'avenir, de cet avenir qui nous cache le bien, le mal qu'il doit faire à la société, le bonheur ou le malheur qu'il doit éprouver lui-même, suivant qu'il sera fidèle à Jésus, ou s'éloignera de lui ? Que dirai-je de cette liturgie qu'on lit aux catéchumènes avant de les recevoir dans le sein de l'église, et qui d'une voix si simple et si solennelle à la fois, leur expose les devoirs augustes, sévères du chrétien, et leur offre par un touchant contraste, le ravissant tableau du calme, de la paix qui les attend, s'ils sont fidèles à remplir ces devoirs ? L'homme religieux et sensible ne l'entend point sans être ému, sans porter ses yeux humides sur ces nouveaux frères, sans revenir ensuite sur lui-même, et se retracer la journée où, comme eux, il offrit au Seigneur les prémices d'un cœur innocent, les premiers sermens d'une âme que les passions n'avoient point profanée.

Nous avons besoin de quelques fêtes propres à réveiller la dévotion. Nous en avons qui ne sont point consacrées aux créatures, mais au Dieu vivant et vrai, au Dieu Sauveur. Elles ne rappellent

point des événemens insignifians ou fabuleux, mais les grandes époques de la religion; la naissance, la mort, la résurrection, l'ascension du Rédempteur, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres : la superstition ne les souille point; la piété pure les célèbre avec ferveur. Oublierois-je ce jour d'humiliation qui nous est particulier, ce jeûne solennel si propre à porter dans les âmes un trouble salutaire? L'église rassemble ses enfans; elle les somme d'accourir, de comparoître tous devant l'Eternel, *comme un seul homme*. Les conducteurs du troupeau montent avec émotion dans ces chaires : abattus eux-mêmes en présence du Seigneur, mais profondément pénétrés de la sainte sévérité de leur ministère, ils viennent dire à *Jacob ses forfaits*, à *Israël ses iniquités*. Tous les voiles tombent; tous les vains ménagemens cessent en ce jour de vérité; l'orgueilleuse délicatesse des pécheurs n'oserait se faire entendre : le Très-Haut s'offre à nos yeux, non plus seulement comme le juge de chacun de nous, mais comme le juge des nations, comme celui qui les attend, les rappelle, les supporte pendant un temps, les châtie et les fait disparoître, quand les jours de la patience sont écoulés. Tous les membres du troupeau frémissent non-seulement pour eux-mêmes, mais pour leur famille, pour leurs

enfants, pour le lieu qui les vit naître; ils tremblent à la pensée, que leurs transgressions peuvent faire tomber la foudre sur les têtes les plus chéries.

Nous avons besoins de quelques cérémonies qui nous rendent sensibles les grandes vérités de la foi, en fassent pénétrer l'impression plus avant dans notre cœur. Mes frères, nous en avons un petit nombre, instituées par Jésus lui-même, et telles qu'il les institua; le Baptême et la Sainte-Cène. Que le sens de ces cérémonies saintes est vaste ! Que leur simplicité est énergique ! Quelles sont bien faites pour remuer les âmes, pour nous retracer les devoirs et les privilèges du chrétien !

Le ministre du Seigneur répand une eau pure sur l'enfant apporté dans les parvis; image vive et frappante de la corruption de notre nature, de la sainteté dans laquelle le chrétien doit vivre, et des droits de l'innocence, qui lui sont rendus par le sang et les mérites du Rédempteur.

Une table est dressée dans le sanctuaire; on entend ces paroles sacramentales : *Ceci est mon corps : cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang* (1). Les chrétiens s'avancent avec respect ; on leur présente du pain, du vin, premiers ali-

(1) Luc XXII, 19. 20.

mens de l'homme. Quelle impression ne font point sur l'âme pieuse ces simples emblèmes, choisis par Jésus lui-même, par Jésus prêt à mourir ! Quoi de mieux fait pour pénétrer l'âme du sentiment de l'amour qu'il eut pour nous, de celui que nous devons lui porter, des forces, de la vie que nous trouvons en lui, de la charité qui doit nous unir à nos frères qui membres du même corps, viennent participer avec nous au même repas ! Le fidèle croit entendre retentir sous ces voûtes cette voix de son Sauveur : *Il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis; aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* (1). M. F., qu'il est noble et pathétique, le culte qui rappelle de pareils souvenirs ! Et l'on pourroit l'accuser de froideur !

Ah ! si nous perdions de vue ces dogmes sublimes et touchans qui font l'essence de la religion, la substance de l'Évangile, et qui prêtent à l'éloquence chrétienne de si puissans leviers pour frapper, pour émouvoir ; si suivant le désir de de ces hommes, qui professent le christianisme sans être en effet chrétiens, on ne prêchoit dans ces chaires qu'une morale sèche, sans âme et sans couleur, alors je l'avoue, ce culte seroit froid,

(1) Jean XV, 13. XIII, 34.

alors il ne seroit plus un culte ; mais tant que les Livres Saints seront notre règle , tant que les grandes vérités de la foi échaufferont nos cœurs , animeront nos discours, notre culte sera loin d'être froid.

Vous paroissiez-il froid , enfans de l'église naissante , qui célébriez les sacrés mystères dans les tombeaux , au péril de votre vie ; qui n'aviez pas de plus douce consolation dans vos peines, pas d'autre félicité sur la terre ?

Vous paroissiez-il froid , généreux chrétiens, dont plusieurs d'entre nous sont les enfans ; vous qui , bravant la persécution, les fatigues, l'intempérie des saisons , alliez au loin invoquer le Seigneur ; vous qui trouviez tant de douceur à vous rassembler autour d'une roche sauvage, du haut de laquelle un ministre du Seigneur, quelquefois un simple fidèle , vous adressoit un discours sans art , et qui vous plaisiez à faire répéter vos cantiques aux échos du désert ?

Vous a-t-il paru froid , à vous-même, mon cher Frère qui lui faites ce reproche, vous a-t-il paru froid lorsque dans un danger pressant, vous êtes venu déposer vos inquiétudes dans le sein de votre Dieu , ou le bénir de votre délivrance après en avoir été secouru ? Vous paroissiez-il froid dans ces temps désastreux, si bien nommés *temps*

*de la terreur*, où chaque jour vous pensiez voir ces temples fermés, profanés, abattus; où vos pasteurs considérant le sort des ministres d'une autre communion comme le présage de leur propre sort, et souffrant déjà dans leur personne, attendoient aussi pour eux-mêmes l'exil, ou les palmes du martyr, se préparoient à être ravis à leur troupeau, croyoient chaque jour vous annoncer l'Évangile pour la dernière fois? Alors les dangers et les alarmes réveilloient en vous la piété, *la piété* qui fait le charme des hommages qu'on rend au Seigneur; alors vous en sentiez la douceur et la puissance; alors vous en sentiez le prix.

Mais encore, notre culte vous paroît-il froid dans ces jours solennels où la dévotion se ranime, lorsque la foule des chrétiens accourt dans le sanctuaire pour célébrer les fêtes de la religion, et qu'ému des grands objets dont il retrace la mémoire, le ministre du Seigneur parle avec onction, avec autorité; ou bien lorsqu'ajoutant de nouveaux membres à l'église, espérant tour à tour, et tremblant pour eux, il implore toutes les bénédictions du ciel, et fait monter pour leur félicité vers le trône du Tout-Puissant, des vœux auxquels se joignent tous les cœurs? Vous paroît-il froid lorsque les voix innocentes de vos enfans,

exercés dans les cantiques sacrés, comme devroient l'être tous les chrétiens, font retentir ces parvis de chants simples, mais harmonieux ? En un mot vous paroît-il froid dans toutes ces occasions où l'âme s'ouvre aux émotions de la piété ?

Ici, M. F., souffrez que je me livre un instant à une supposition pleine d'attraits. Je me figure une église dont tous les membres, sont animés de cet esprit de la piété. ( Il est encore dans quelques coins du monde, des troupeaux fortunés qui réalisent cette supposition ). Je crois voir entrer dans leurs temples un étranger conduit par le désir de connoître le culte réformé. Que sa simplicité lui paroît belle et touchante ! Il considère ces murs, ces voûtes sans ornemens, que ne pare point une chétive magnificence; mais à l'air de recueillement empreint sur tous les visages, au silence profond qui règne dans le sanctuaire, il sent que la présence du Très-Haut le remplit. Il entend l'homme de Dieu confesser les péchés au nom du peuple, et il lit dans tous les yeux l'expression du repentir et de la douleur. Il entend réciter les prières de l'église, et il croit voir tous les cœurs s'unir aux accens de celui qui parle, et d'un mouvement unanime s'élever vers le ciel. Il considère avec ravissement ces fidèles devenus comme étrangers aux choses de la vie présente,

durant cette heure consacrée aux soins de l'éternité; l'âme suspendue, attachée tout entière aux paroles du prédicateur qui, décoré du seul titre de ministre de Jésus, de la seule pureté de sa vie, dédaignant le secours de la sagesse humaine, les ornemens d'une vaine éloquence, tirant toute sa force d'un cœur pénétré, toute sa puissance de l'Évangile, remue les âmes, en disant comme Saint Paul : *Je n'ai pas jugé que je dusse savoir autre chose parmi vous que J.-C. est J.-C. crucifié* (1), ou comme l'apôtre chéri du Sauveur : *Mes enfans, aimez-vous les uns les autres*. Il est impossible, M. F., de ne pas sentir que les couleurs de ce tableau sont vraies, qu'elles naissent du sujet. Là où il n'a pas de modèle, je vous le demande, est-ce au culte ou bien aux chrétiens qu'il faut s'en prendre? Ah! il renferme en lui-même, ce culte, tout ce qu'il faut pour nourrir l'âme, pour l'émouvoir et l'enlever à elle-même; il ne peut sembler froid qu'à ceux qui abuse une prévention malheureuse, ou bien, hélas! à ceux qui n'ont plus dans leur âme ce qui en fait la vie, ce qui en fait la puissance, chez qui il ne reste plus aucune étincelle où puisse se ranimer le feu de la piété.

(1) 1 Cor. II, 2.

En reconnoissant ces vérités, en avouant que notre culte présente tous les secours essentiels et vraiment nécessaires, penseroit-on qu'il laisse néanmoins à désirer plus de secours encore ?

Je conviendrai, si l'on veut, qu'il ne seroit pas impossible d'y ajouter quelques modifications de forme et de détail ; mais , remarquez-le bien , M. F. , sans jamais altérer la simplicité qui en fait l'essence , sans jamais nous éloigner de l'esprit de l'Évangile, de l'esprit de la réforme. Cet esprit n'est point triste et sévère ; il bannit les ornemens dangereux , mais non ce qui peut embellir le culte, sans le dénaturer ; il défend ce qui nous distrait de Dieu ; il permet, il approuve tout ce qui nous élève à lui. Plusieurs églises réformées nous offrent le modèle de ce qu'on pourroit faire sans danger ; ces améliorations légères se font d'elles-mêmes à mesure que l'esprit public s'y trouve incliné. Nous avons déjà commencé ; le zèle des fidèles a déjà paru parmi nous, pour mieux entretenir les temples , pour perfectionner le chant, et à d'autres égards encore. Mais tel qu'il est maintenant, notre culte n'en présente pas moins les plus grands, les plus beaux caractères : tel qu'il est maintenant il est digne de notre amour et de notre admiration. C'est dans l'âme de ceux qui l'accusent , hélas ! il est trop

vrai , c'est dans leur âme qu'il faut chercher le vrai fondement de leurs plaintes.

Vous demandez plus de secours, leur dirai-je, il m'est permis de vous demander à mon tour, si vous profitez de ceux qui vous sont offerts ?

L'église réformée présente d'abord à ses enfans le premier des secours, celui qui seul, bien mis à profit, pourroit tenir lieu de tous les autres, la Parole de Dieu. C'est son avantage particulier de nous l'offrir, celui qui la distingue et la caractérise. Elle est en vos mains, cette parole sans laquelle tous les autres secours seroient vains et même dangereux, parce que vous ne pourriez savoir si celui qui vous dirige n'est pas *un aveugle qui conduit un autre aveugle*, suivant l'expression de l'Écriture (1). Elle est en vos mains, cette parole par laquelle vous pouvez juger tout ce qui vous entoure, et vous juger vous-mêmes; cette parole qui vous offre des maximes claires et précises sur tous les points, de si beaux exemples, de si grands motifs, qui vous adresse un langage si touchant; cette parole enfin qui vous fait entendre la voix de Jésus, et vous met à portée de consulter Dieu lui-même.

La lisez-vous, cette parole, comme vos pas-

(1) Matt. XV, 1 14

teurs vous en pressent? Car, je l'ai dit, loin de garder pour eux seuls *la clef de la science* (1), ils désirent avec ardeur vous y voir puiser; la lisez-vous? la méditez-vous dans la retraite? Venez-vous l'entendre avec empressement, avec assiduité, dans la maison du Seigneur? Chaque jour ces parvis s'ouvrent pour ceux qui veulent y venir invoquer le Très-Haut; et si dans les jours solennels, la piété se trouve excitée par le concours nombreux des fidèles, il y a un charme d'une autre espèce, dans ces exercices journaliers qui réunissent un petit troupeau conduit par une piété plus tendre. Il semble qu'on se sente plus près du Seigneur, plus uni à ceux qui forment l'assemblée; on songe avec attendrissement à cette promesse: *Là où deux ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux* (2). Là se voient le convalescent qui vient rendre grâces de sa délivrance; la mère craintive qui prie pour son fils éloigné d'elle; l'épouse tremblante qui demande au ciel la guérison de son époux; l'affligé qui a besoin de s'épancher dans le sein du grand Consolateur; le vieillard qui s'occupe de l'éternité sur le bord du tombeau; la jeune fille qui s'approchera bientôt de la table sainte

(1) Luc XI, 52.

(2) Matt. XVIII, 20.

pour la première fois. Toutes ces personnes qui ne se connoissent point, qui peut-être ne se virent jamais, savent que le même sentiment les anime; elles sont unies par ces liens sacrés qui unissoient les premiers fidèles les uns aux autres... Vous joignez-vous à elles quelquefois? Allez-vous prier le Seigneur avec elles?

Rendez-vous à Dieu dans vos maisons ce culte domestique si doux et si touchant, si bien d'accord avec la réforme, qui répandant ses clartés dans tous les esprits, fait de chaque fidèle un pasteur dans sa propre demeure, et permet à la tendre mère d'expliquer elle-même la loi du Seigneur à ses jeunes enfans?

Joignez-vous au culte domestique ces dévotions particulières si propres à vous avancer dans la piété? Savez-vous, comme nous vous en conjurons, savez-vous vous ménager des heures, des instans du moins, pour vous recueillir, vous examiner, vous entretenir avec votre Dieu, réveiller en vous le sentiment de sa présence?

Vos pasteurs vivent au milieu de vous, ils sont disposés à recevoir les épanchemens de votre âme, à vous aider de leurs lumières et de leurs conseils. Ah! plutôt à Dieu que, suivant le désir de leur cœur, ils pussent s'occuper de vous uniquement, n'être jamais partagés par les nécessités de

la vie, se donner à vous tout entiers ! Mais du moins les appelez-vous dans vos maladies ? Allez-vous à eux quand votre âme est dans la peine ? ils ont aussi juré d'être les dépositaires fidèles des secrets que vous verseriez dans leur sein. Leur faites-vous, non des confessions forcées, mais des aveux volontaires ? Mettez-vous à profit les momens que vous passez avec eux, pour leur ouvrir votre cœur, pour en tirer les secours dont vous avez besoin ?

Et si vous ne faites rien de tout cela, ou seulement si vous négligez quelques-uns de ces secours, vous siérait-il de vous plaindre de n'en avoir pas davantage ? Ah ! notre culte offroit assez de secours aux anciens fidèles, il en offroit assez à nos pères. Aimons le Seigneur comme nos pères l'aimoient, et ce culte sera pour nous ce qu'il étoit pour eux.

O Dieu, qui jetas long-temps des regards propices sur cette cité dont la piété fit la gloire, et ton nom le rempart ! O Dieu, qui as daigné nous faire naître dans une église où l'on te sert *en esprit et en vérité* ! Accorde-nous de le chérir, ce culte pur et sublime que ton divin Fils est venu apporter à la terre ; accorde-nous de le chérir, de le conserver toujours, de le voir toujours célébré dans ces temples, et d'en transmettre l'amour à nos enfans jusqu'à la postérité la plus reculée. Amen.